

Annette Thomas

La maison derrière la dune

Nouvelle

Je suis sur le départ pour la Patagonie. J'ai vendu mon appartement. Je t'envoie un ami. Il s'appelle Germain. Il est peintre. Peux-tu le loger pendant ses vacances ?

Je t'écrirai plus tard de Santa Cruz.

Paul

Un

Je divague ? Je déraile, hallucinations, aberrations, égarements, grain de folie. Je me permets tout. Je laisse courir mon imagination dans des élucubrations sans queue ni tête. Je laisse aller le subconscient.

Soudain, je prends la mesure de ma névrose. Il me faut à chaque fois beaucoup d'efforts pour réagir à toutes ces litanies qui m'envahissent. C'est une concentration de l'esprit qui m'épuise. Elle me bouffe mon énergie. Je me sens entravée et je replonge dans les délires.

La journée a été longue. Le ciel est resté gris et bas. Je n'ai pas quitté la maison. En fin d'après-midi, quelques gouttes de pluie sont venues frapper les vitres, puis, l'ombre s'est avancée. Ma lampe de bureau jette un rond de lumière sur le papier. Autour, la nuit, le silence. L'horizon s'est effacé. Nuit sans lune. Silence pesant. Je prête l'oreille. Nuit étrange dans laquelle je suis entrée malgré moi. Nuit lourde, qui m'enveloppe, m'étreint, m'étouffe. Fantasma et illusion. Illusion...

Un bruit...

Insolite.

J'écoute.

Chut !

Ne respire plus, ne bronche plus.

Il me semble au loin... dans l'autre pièce... j'entends comme un tic-tac. La pendule égrène ses heures.

Reste là, avec moi, parce que j'ai peur. Ne pars pas, je t'en prie. J'ai peur de tout ce noir. Qu'y a-t-il derrière ce rideau de la nuit ? Le sais-tu ?

L'arbre n'est plus arbre. Des ombres s'avancent, menaçantes.

Le voile devant la baie ouverte s'est soulevé. Qui est là ?

J'angoisse. J'ai envie de crier, de hurler. Aucun son ne sort de ma gorge serrée. Comme le poisson, je baille.

J'entends un pas.

Non, rien.

Un frôlement maintenant ?

Peut-être. Oui, c'est cela, un glissement.

À nouveau le silence, un silence bizarrement plat, un silence lourd qui rend la nuit inquiétante. Un silence accablant qui m'écrase.

Je suis terrifiée, proche de la panique. On vient ? On va m'étrangler, m'étouffer. Derrière la dune, au loin, une armée se cache, je le sens, je le sais. Hommes, oiseaux, sauterelles,

je ne définis pas encore qui ou quoi, mais ils sont tout près par milliers. Encore dissimulés, ils s'appêtent à attaquer. Tous sont aplatis juste sous l'horizon, attendant le moment propice, compte à rebours des minutes, ils attendent le signal pour bondir.

C'est une stratégie qu'ils ont longuement étudiée, mise au point, ils attendent l'heure H. Dans quelques instants, ils se jetteront en avant, délivrant enfin un cri d'assaut longtemps contenu qui sera d'abord rumeur, puis s'enflera jusqu'à devenir une grande clameur.

Je dois chasser ce cauchemar, refouler le malaise, cette sois-disant intuition. Je déraisonne. Délirium. Il faut que je me reprenne. Je dois bannir tous ces fantômes obsédants. Turbans, voiles et sabres.

Un verre d'eau. Je dois boire doucement, à petites gorgées.

Je regarde le reflet de la lampe sur la vitre de la baie. Je ne dois pas laisser errer le regard au-delà, je dois oublier tout ce noir, la nuit, la peur. Je dois m'enfermer avec soi-même, me regarder bouger, m'écouter penser.

Je m'interroge. Je dois me voir telle que je suis.

Que suis-je ? Je me crée une autre angoisse, plus tangible, je pars dans d'autres problèmes existentiels. Je prends conscience que je n'atteindrai jamais ni la tranquillité, ni la normalité.

Éternelle anxiété, esprit tourmenté, je vis à coup de tranches où zigzaguent des éclairs de lucidité.

Maladie ? Où commence la folie ?

Je ne m'identifie plus. Je n'agis plus, je me regarde agir. Je suis une observatrice de ma propre vie. Je la subis. J'ai parfois la sensation qu'elle est un rêve. D'autres fois, elle est un cauchemar. Les moments de conscience s'effacent pour laisser libre cours à l'illusion. Je n'ai pas le pouvoir pour détecter les ponts qui me font passer de l'un à l'autre. Je suis dans la réalité et tout d'un coup, je me retrouve plongée dans un tourbillon des rêves. Je me sens éparpillée. Il faudrait que j'arrive à ramasser toutes les pièces de moi-même qui se sont enfuies, que je les assemble pour me reconstruire. J'ai un étrange sentiment d'irréalité.

Je prends un somnifère, une autre gorgée d'eau. Je voudrais dormir, m'allonger et dormir. Je suis tout simplement fatiguée. Je ferme les yeux. Je tente de me déconnecter du réel. Mon corps est là, lourd, posé sur le transat et je l'abandonne. Je m'abandonne. Les pensées vont et viennent, prennent de la hauteur, elles filent. Je les laisse aller, sans vraiment m'y attacher. Je suis ailleurs, dans un autre monde immatériel. Je plane.

Deux

L'aube se pointe derrière la succession des vagues. Les armées ont opéré un rapide repli. La dune est vide de toute vie humaine. Le calme. Hier était triste, aujourd'hui s'annonce plus serein.

La maison a été bâtie en arrière de la dune. Sur les pentes du cordon dunaire pousse la luzerne marine aux poils blanc argenté et l'euphorbe des sables. Face à la mer, je sais que la roquette de mer couvre le versant caché. Elle voisine avec les oyats qui sont installés au plus haut de la dune.

Le vent court, soulève un nuage de sable. À gauche, les touffes de criste marine mettent des tâches d'un blanc verdâtre le long de la côte. À droite, tout au bout de l'anse, les rochers s'étirent jusqu'au cap.

Un nouveau jour, c'est un autre chapitre, une autre course aux mots. Rien ne va plus. Marre du métier, assez du papier. Je voudrais fuir, pour un temps partir. Je voudrais respirer.

La main conduit la pointe qui se presse, court, aligne, écrit, écrit encore. Besoin d'écrire.

Stress, dépression, anéantissement complet, c'est un virus qui me mine, du venin qui coule en moi jusqu'à ma ruine.

On frappe. Qui ? François ? Louise ? Qui vient me déranger ? Je n'irai pas ouvrir. Je ne fais plus de bruit et planquée derrière la tenture, je guette les bruits. On marche sur le gravier de l'allée.

J'entends un froissement. Quelqu'un glisse une lettre sous la porte, puis des pas s'éloignent. Je soulève un coin du rideau.

C'était Paul. J'aurais peut-être dû lui ouvrir, le faire entrer, nous aurions pu bavarder... il aurait parlé. Nous aurions été marcher sur la plage.

La portière d'une voiture claque. Il est parti.

Je me suis encore assoupie. Le temps a changé pendant mon sommeil. Il est gris, mais il fait lourd ce soir.

La lettre de Paul n'est plus sous la porte. Je ne sais pas ce que j'en ai fait. Je chercherai plus tard, je dois d'abord manger. Les mangues sont fraîches et juteuses.

La mer est houleuse, elle se jette haut sur la plage. Je devrais m'habiller, pousser jusque-là afin de m'aérer un peu. Ça fait deux jours que je ne suis pas sortie. Assise à mon bureau, le nez dans mon manuscrit, j'écrivais. Quand l'inspiration venait à manquer, je levais la tête et j'observais en face de moi, la

mer qui s'agitait toujours dans le même mouvement. Pas une âme sur la plage. Dans la maison, rien ne bouge. J'aime ce silence. J'aime cette impression d'être seule au monde. À l'heure de l'hyper connectivité, j'aime la solitude. Une tasse de thé, un plaid, j'aime aller m'allonger sur le transat de la terrasse, loin de la cacophonie et du mouvement. Cette sensation d'isolement m'apporte la paix.

Je me suis décidée à sortir un peu. Quand j'ouvre la porte, le chat rentre. Il se faufile entre mes pieds et saute se vautrer sur les coussins de la banquette. Dehors, je reçois quelques gouttes. Lorsque je passe par-dessus la dune littorale, d'un coup, la pluie tombe plus drue. Un orage. Un rideau s'abat sur l'esplanade. J'aurais dû prendre un imperméable.

Je n'ai pas froid. Ma jolie robe verte colle à mon corps, se plaque contre mes cuisses. L'eau coule sur mes joues, dans mon cou, elle ruisselle dans mon dos. J'ai envie de danser. Je voudrais tant chanter... Je voudrais me faire chahuter par les vagues. Elles charrient des tonnes de petits graviers ronds, de débris, de coquillages avec un bruit caractéristique. Celui du flux et du reflux.

J'ai ôté mes chaussures. Je ferme les yeux, et je tourne mon visage vers la brise. Je reste immobile.

L'écume me lèche d'abord les orteils. Mes pieds s'enfoncent un peu. Cette sensation d'être aspirée. Une main saisit la mienne. On rit. On me tire plus en avant dans l'eau.

Surprise, je résiste.

– Tenez-moi bien.

Je m'accroche, je m'agrippe et la vague vient me frapper au ventre, m'entraîne. J'ai perdu l'équilibre, l'eau me brûle la gorge. Qui me tire, hors de l'eau ? On me hale jusqu'au sable.

– N'ayez pas peur.

Je crache. Je tousse. Je voudrais hurler, me mettre en colère, l'incendier.

Lui rit encore. Il ôte sa chemise, l'essore et la jette sur son épaule.

– Ne restons pas là, dit-il.

J'ai rejoint l'esplanade. Là-bas, à la maison, j'avais laissé la lumière. La baie est ouverte et il me suit. L'orage s'est déchaîné. Les roulements du tonnerre se font plus proches. Les éclairs deviennent plus vifs, zébrant un ciel chargé. Ils courent sur la surface de l'eau dans un craquement effrayant. Les gouttes s'écrasent en un bruit sec sur la terrasse, et plus loin sur les sables.

Je pleure l'orage. J'ai froid maintenant, si froid. Je tremble des pieds à la tête.

Il est entré derrière moi. Son regard parcourt la pièce. Il émet un long sifflement, les bras ballants en découvrant le

capharnaüm qui règne partout. Je n'aurais jamais dû le laisser entrer. Je ne suis pas une fée du logis. Je suis de celles qui pensent qu'il y a tant de choses plus agréables à faire que du ménage, toutes ces tâches qu'il faut de toute façon toujours recommencer. Parfois un éclair de lucidité m'invite à vider l'évier, nettoyer le tapis d'entrée, mais à peine me suis lancée dans le rangement, qu'une trouvaille détourne mon attention. Ce livre, à demi dissimulé sous le tas d'accessoires posés sur le guéridon de l'entrée, c'est celui de Charles. ? Il est passé vendredi, il l'aura oublié. Et me voilà partie à lire.

Je frémis. Le froid me perce jusqu'à l'os. Je suis ici, mais ailleurs. Les moucherons papillonnent devant mes yeux, brouillent ma vue. Mes jambes flageolent. Je fuis, je pars, et encore ce vide. Puis, plus rien.

Trois

Un rayon du soleil s'est posé sur ma joue, comme une caresse. Je me risque à ouvrir les yeux. La lumière est vive, aveuglante. Dressée sur un coude, je contemple, là-bas, la mer. Elle clapote calmement des vaguelettes aux crêtes scintillantes. L'horizon est limpide. Le ciel s'unit à l'eau dans une harmonie de bleus. Ma maison est isolée, offerte aux caprices du vent, du temps. Le globe solaire est monté presque au zénith. La matinée est bien avancée.

La pièce est en ordre. Dans l'eau du bocal s'agite une myriade de minuscules poissons aux reflets roses, bleus, verts. Je reconnais des néons. Dans le fond, quelqu'un a placé un nid de graviers d'où s'échappent des bouquets d'algues fines.

La chaise est derrière mon bureau.

Le plateau est propre sur la table basse, le vase sur la commode, les livres alignés sur l'étagère, un homme affalé sur le canapé de la terrasse.

Dort-il ?